

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE CHATEAU-THIERRY

Résumé des Communications de 1969

Séance du samedi 22 février 1969

« La vie du village de Monthiers »

par Monsieur Raymond Planson

En bordure du Valois, à quelque 12 kilomètres de Château-Thierry, dans la vallée du Clignon fraîche et riante bordée de hauts peupliers, Monthiers est un petit village aux maisons accrochées aux flancs de pentes abruptes. C'est en fait un village isolé, car on le traverse rarement pour se rendre d'une des agglomérations de ce secteur à l'autre. Cependant Monthiers, par sa population, fut un des plus gros bourgs du Canton de Neuilly-Saint-Front. Commune essentiellement agricole avec sa superficie voisine de 750 herctares, Monthiers connut la multiplicité des petites exploitations : il y en avait près de 50 il y a un siècle. Il n'en existe plus que trois aujourd'hui. Avec ses 126 habitants, ce village s'efforce de conserver un peu de sa vitalité d'antan, ô combien amoindrie.

Au milieu du siècle dernier, Monthiers comptait plus de 400 habitants. Son église paroissiale avait été construite au XII^{ème} siècle, le sanctuaire et le transept dataient du XIII^{ème}. Au XV^{ème} siècle, on avait édifié un château sur la hauteur qui domine le village au midi, longue bâtisse flanquée aux angles de tours et de tourelles en encorbellement. Des cheminées de briques, curieuses par leur décoration, dominaient l'édifice. La famille de France y résida au XVII^{ème} siècle. L'un de ses membres repose dans l'église de Monthiers. Au XVIII^{ème} siècle, M. de Ménars, seigneur de Marigny, était comte de Monthiers.

1854 fut pour Monthiers l'année du choléra. L'épidémie y fit une quarantaine de morts au cours des mois de juillet et août. La brèche qu'elle causa dans la population du village ne disparaîtra pas de sitôt. Les dépenses occasionnées par cette épidémie, les secours qu'il fallut donner, les frais de l'ambulance établie pour secourir les cholériques, obligèrent le Conseil municipal à prévoir des centimes additionnels supplémentaires jusqu'en 1860. Gaillard Louis, cultivateur, était alors maire. D'une forte personnalité, énergique et sage, il fut à l'origine du développement de la commune. Dès son installation à la tête du Conseil municipal, il fit construire et aménager des voies d'accès à Monthiers. Le développement de l'instruction, le commerce seront aussi ses soucis majeurs. Après 1860, on note à Monthiers 13 cultivateurs propriétaires et 8 vigneron. Plus de 200 personnes (environ 2 sur 3) vivent directement de l'agriculture. L'artisanat tient aussi une grande place dans le village. Deux moulins existent : Brisé, en aval, Choisel en amont. En 1863, Louis Dugué, est instituteur. Ami de Jean Macé, pédagogue actif et novateur, il fut avec le maire Gaillard le personnage marquant de la commune en cette deuxième moitié du siècle.

Le Conseil municipal ne tarissait pas d'éloges devant le zèle, le dévouement et le désintéressement montrés par son instituteur. En 1868, l'état dans lequel se trouve l'église nécessite de grosses réparations. Les habitants s'émeuvent. Le Conseil municipal demande l'érection de l'église en chapelle vicariale. L'année suivante, la commune entend de rassembler les fonds nécessaires à la restauration de l'église. Il adresse à l'Impératrice une requête pour lui demander son aide. L'Empereur enverra personnellement un lot de vaisselles pour une tombola. De 1866 à 1872, la population continue à diminuer. Elle est passée de 330 à 279 habitants. L'agriculture rencontre des années difficiles. La guerre de 1870 arrive et va frapper encore le monde agricole, la liste sera longue du matériel, des animaux réquisitionnés par l'ennemi. Les lettres habiles qu'adressera le maire au Prince de Saxe, qui cantonnait au château, ne pourront les éviter. Après 1870, le château, jusqu'alors maison bourgeoise, va devenir un pensionnat. Jean Macé s'y installe avec Mlle Vernet, directrice du pensionnat du « Petit-Château ». En 1878, il est élu au Conseil municipal. Le rôle effacé qu'il semble y avoir joué n'est probablement qu'une apparence. En 1872, la commune va connaître un renouveau. En 1876, un bureau de poste s'ouvre à Monthiers et un marché hebdomadaire est créé. En 1878, la construction d'une nouvelle école est entreprise. Vers 1880, le chiffre de la population augmente. Par contre, à la fin du siècle de nouvelles épidémies viennent encore décimer la population jeune. L'exode rural commence. La guerre de 1914-1918 verra la destruction d'une grande partie des habitations du village. Beaucoup ne seront jamais reconstruites. La population diminue toujours, on déserte la campagne pour la ville.

Depuis la dernière guerre, les anciennes fermes du village, petit désertées par leurs propriétaires, sont vendues. Les terres sont regroupées en de grosses exploitations, les habitations deviennent des résidences secondaires. La commune essaye de conserver un peu de vie. Elle a retrouvé le clocher fin et élégant qu'avait son église avant 1914. Elle espère en l'implantation d'un lotissement pour familles travaillant à l'extérieur. Mais on est loin de l'époque du marché hebdomadaire à Monthiers...

Séance du samedi 26 avril

L'Académie Française et le département de l'Aisne

Dans sa communication, M. André LORION tente de rechercher la place que le département de l'Aisne a tenue dans le recrutement de l'Académie Française, qu'il s'agisse du lien d'origine de ses membres, de leur implantation familiale ou sociale dans notre département, de même que les circonstances de l'élection des intéressés et leur attitude au sein de l'illustre Compagnie. De fait, chacune des régions constituant cette entité administrative y a été représentée. Quarante ans après la création de l'Académie - soit en 1673 - le nom de Jean Racine (natif du Valois) va y briller, succédant à la Mothe Le Vayer, ancien précepteur de Louis XIV. Le discours de réception de Racine ne nous a pas été conservé, mais nous avons de Racine une magnifique harangue académique : celle par laquelle il reçut Thomas Corneille. Il y célébra

prestigieusement la littérature et les littérateurs et, de plus, montra déjà que, loin d'être exclusivement une société d'hommes de lettres, l'Académie savait, par une sorte d'instinct divinatoire, accueillir tous les genres de talent, du moment qu'ils servent glorieusement la grandeur française. Lors de la réception de Fontenelle (neveu de Corneille), celui-ci eut quelques mots assez désagréables pour Racine. La Bruyère, ami de ce dernier, releva sévèrement ce propos et Racine exigea que le discours de La Bruyère fut publié tel qu'il avait été prononcé, ce qui advint. Dès 1656, était entré à l'Académie César d'Estrées, évêque de Laon, dont la famille avait dans le Soissonnais et le Valois les plus solides attaches. M. André Lorion, après avoir brossé la figure de ce prélat grand diplomate, note que c'est grâce à lui que les Académiciens ont un fauteuil, car il en réclama un en raison de sa dignité et pour ne pas faire de jaloux, l'on en donna un à chacun.

Deux de ses neveux entrèrent aussi à l'Académie : l'un, Jean d'Estrées, homme d'église et diplomate, qui succéda à Boileau ; l'autre Maréchal-duc d'Estrées - appelé longtemps Marquis de Cœuvres - titulaire de la capitainerie de Villers-Cotterêts. Navigateur, linguiste, colonisateur, homme de guerre, Mécène averti, il soutint partout la gloire de sa Maison et défendit au sein de la Compagnie la candidature - très discutée - de Montesquieu, dont les écrits audacieux effrayaient beaucoup. En 1684, La Fontaine fut admis à l'Académie. Son élection avait été difficile, car Louis XIV aimait peu le fabuliste. La candidature de Boileau lui fut opposée. La Fontaine recueillit 16 voix, Boileau 7... Le Roi refusa d'abord son agrément, mais intervint en faveur du poète Madame de Thiangès, grande amie de Louis XIV. Notre fabuliste, de son côté, mit tout en œuvre pour être reçu, écrivant une pièce très laudative pour le roi, qui finit par permettre sa réception. Certain abbé de la Chambre le reçut et ce personnage n'est guère connu qu'à raison du ridicule auquel il s'est voué en prononçant un discours à peine poli et négligeant totalement l'œuvre de La Fontaine. A l'Académie, ce dernier fut très assidu et quelques semaines avant sa mort, il s'y rendait encore avec plaisir. A La Fontaine l'on donna pour successeur Jean de Clérembault (dont le patronyme n'est pas inconnu sur notre terroir), qui n'avait rien écrit, « abbé laid et bossu », mais... dont le père était Maréchal de France. Quelle jolie fable le bon La Fontaine eut fait sur cette succession ! Deux évêques de Soissons entrèrent en 1705 et en 1721 sous la Coupole : Brulart de Sillery, d'abord, Langlet de Gergy ensuite, doctes personnages et prélats dévoués à leurs fonctions. Le second fut remplacé par Buffon qui s'abstint de faire l'éloge du défunt, auteur de pieux ouvrages... Nous sommes déjà au « Siècle des lumières » ! La fin du XVIIIème siècle vit admettre l'historien Gabriel Gaillard, né en 1726 à Ostel, très curieuse figure trop oubliée, auteur d'un savant ouvrage sur la Rivalité de la France et de l'Angleterre (en 11 volumes), de biographie, d'éloges. Gaillard était censeur royal et c'est à lui qu'est dû le visa favorable de la représentation du « Mariage de Figaro » renfermant des critiques nombreuses pour le régime d'alors. Voltaire se fit le grand électeur de Gaillard et cela avec la plus vive persévérance. « Enfin, me voilà le confrère du grand homme » écrivait Gaillard reconnaissant. M. Lorion, en passant, signale qu'il y aurait

bien d'intéressants détails à citer sur ce personnage dont la vie laborieuse fut toujours marquée par « la plus noble indépendance ». Gloire authentique du Vermandois, voici maintenant Condorcet élu en 1782 à une voix de majorité. D'Alembert avait déployé une force singulière pour favoriser cette élection et, du reste, dès 1771 Voltaire avait écrit à Condorcet, membre de l'Académie des Sciences, ces mots significatifs : « Il faut que vous nous fassiez l'honneur d'être de l'Académie Française », ajoutant qu'il était nécessaire qu'il y eut là des hommes imbus de l'esprit du siècle. En la circonstance l'on préféra Condorcet à S. Bailly, célèbre astronome épaulé par Buffon et qui sera admis deux ans plus tard, reçu par Condorcet lui-même qui prononça à cette occasion un remarquable discours. Après la mort de Condorcet en 1794, une longue coupure en ce qui touche à l'entrée à l'Académie de nouvelles personnalités, originaires de l'Aisne ou s'y rattachant. Mais, déclare M. André Lorion, la fin du XIème siècle et le Xème verront élire des hommes d'une éminente valeur appartenant à notre département et qui, dans des domaines divers, le représenteront avec éclat. Ce sera là l'objet d'une communication ultérieure.

- Séance du Samedi 31 mai -

Monsieur Dumont donne lecture de l'Etude de notre collègue Raymond Josse « *Quelle est notre Province ?* » - En effet, trois provinces se disputent la région de Château-Thierry : la Champagne, l'Île-de-France, la Picardie. Après avoir rappelé ce qu'étaient, sous l'ancien régime, les provinces, les gouvernements généraux, les intendances, les généralités de Finances, les élections et les subdélégations, l'auteur constate que Château-Thierry a toujours appartenu à la Champagne. C'est lors de la création de la Généralité de Soissons, en 1595, que l'élection de Château-Thierry se trouva séparé administrativement de la « province » de Champagne.

La formation du département de l'Aisne, en 1790, qui enleva au district de Château-Thierry le Canton de Montmirail, puis celui d'Orbais-l'Abbaye, tous deux champenois, et qui lui attribua une portion de l'Île-de-France, à l'ouest du Canton de Neuilly-Saint-Front, contribua encore à l'éloigner, sur le seul plan administratif, de la Champagne. Mais il n'en reste pas moins que notre pays est par son aspect, par son climat - par son vin aussi, peut-être... - typiquement champenois, d'un caractère atténué, de transition, comme l'a écrit le Recteur Georges Hardy, caractère dû à sa situation extrême près des deux provinces voisines. En conclusion de son étude, où les témoignages abondent, notre collègue considère que, n'étant pas situés au cœur d'une province, nous serons toujours des marginaux, mais il tient que la Brie champenoise et le Tardenois n'appartiennent absolument pas, en tout état de cause, à la Picardie, ni historiquement, ni géographiquement, ni socialement, ni économiquement.

- Séance du Samedi 25 octobre -

Monsieur BEAUJEAN donne deux notes brèves et une plus étoffée, toutes trois ayant trait à la guerre 14-18.

Journée du 2 septembre 1914 : Concernant le combat nocturne entre les envahisseurs et une Compagnie du 205 R.I. arrivée en aveugle par l'avenue de Soissons - L'existence de ce combat fut contesté par un officier de Territoriaux, conférencier très écouté au 88ème Congrès National des Sociétés Savantes. Un arbitre irrécusable vient de confirmer notre version - un ancien porte-drapeau du 85ème R.I. allemand en visite chez M. Beaujean - et lui conta la version suivante : les avant-postes en bas de l'avenue de Soissons et le massacre qui s'ensuivit à l'aide de deux 77 tirant à bout portant. Le linceuil de Jacopin commémore cette sanglante rencontre.

Les Combats des premiers jours de Juin 1918 au N.-O de Château-Thierry particulièrement autour de Triangle au sud de Bouresches.

Les chroniqueurs insistent sur l'action des soldats américains en 1918 entre l'Ourcq et la Marne. Mais en ce début de juin le coup d'arrêt de l'avance allemande fut donné par les troupes françaises. Tout se joua autour du mamelon de Triangle bordé d'un étroit et profond ravin boisé, excellent abri pour les troupes en réserve - et M. Hourdry en 1906 se souvient des propos d'un commandant Duchêne s'écriant au cours de manœuvres : « On n'abandonne jamais une position comme Triangle ». Opinion tragiquement confirmé 12 ans après. Le 30 Mai la Ferme de la Cense est évacuée.

Le 27 les allemands attaquent sur l'Ailette et la VIème Armée se trouve enfoncée. L'attaque de diversion se transforme en attaque principale visant la Marne, Châlons et peut-être Paris. Le passage de la Marne est bloqué par le tir nourri des mitrailleurs américains accourus à l'appel de Marchand. Une division allemande descend de la Gonétrie cherchant la N3., la Cote 204 et Triangle. Une autre tente de se glisser entre Torcy et Licy-Clignon.

Le 1^{er} Juin l'ennemi escalade les pentes N et E de la Cote 204, entre à Bouresches, s'approche de Lucy, est arrêté à la sortie de Bouresches par nos mitrailleurs et ne parvient pas à franchir le ravin qui ceinture Triangle.

Le 2 la formidable poussée allemande refoule les Coloniaux au-delà de la ligne du CSA et parvient en vue de Thiolet.

Le 3 six attaques successives ne font pas céder ce solide verrou de Triangle où les mitrailleurs dans ces cinq maisons du mamelon, dans les vergers, derrière les taillis de la Cense, s'accrochent désespérément. Pendant ce temps, une division venait de Meaux. Le 3 ils creusent leurs tranchées un peu en arrière de nos lignes, le 4 se substituent aux Français. L'artillerie s'installe de part et d'autre. L'attaque pour Triangle continue, mais désormais précédée par de formidables bombardements. Les alliés tiennent et les allemands renoncent enfin à poursuivre leurs efforts si coûteux. Il fallut encore des semaines pour reprendre Bouresches, Belleau, Vaux. Hommage est rendu à la vaillance des troupes US, mais le coup d'arrêt a été donné par les nôtres, exténués, sans réserve et à bout de résistance morale.

M. Beaujean nous donne le conseil suivant : une promenade à pieds par beau temps. Faites pèlerinage à Triangle et ayez une pensée

pour ceux grâce à qui nous sommes restés Français, et vous en reviendrez gonflés d'air pur et meilleurs d'avoir foulé ce haut lieu du courage et de l'abnégation.

- Séance du Samedi 29 Novembre -

L'agriculture et l'élevage dans l'arrondissement de Château-Thierry
par Monsieur Robert

Le Comice et le Syndicat conjugent leurs efforts pour divulguer les bonnes méthodes de culture et obtenir des garanties pour les petits cultivateurs. Les pouvoirs publics soutiennent cette action. En 1904 on compte 2500 syndicats groupant 800.000 cultivateurs. M. Poisson, en 1905, devient président du Comice de Château qui compte 200 adhérents. Les petites cultures ne semblent pas s'intéresser au Comice. La Caisse locale de Crédit Agricole consent des prêt intéressants aux cultivateurs (Loi du 19 Mai 1910).

- L'on pratique le drainage dans notre région, pratique très au point (Plateau de Nesles, Grand Hurtebise, Grand Ballois, Grand Norvin, Monthiers, Epaux-Bézu).

- Le rendement effectué par voie d'échanges et d'acquisitions, notamment dans les vignobles (Région de Barzy).

- Les productions végétales. Le Blé en développement dans le Canton de Neuilly, jusqu'à 900 ha d'ensemencement.

- Les prairies qui vont prendre de l'extension.

- La Betterave à sucre du Canton de Neuilly va s'étendre dans la région de Saponay, Pavant, Crézancy, Mézy.

« La Pomme de terre

- La Vigne. Les vins de Passy et de Trélu sont appréciés. Le phylloxéra reste toujours menaçant.

- Le Machinisme. On expérimente le labourage à vapeur dans la région de Soissons.

- La main-d'œuvre. Un exode rural important.

- Les animaux nuisibles. Leurs dégâts. Les lapins en occasionnent d'importants.

- L'enseignement agricole dans les école primaires. Instituteurs et institutrices ont compris leur rôle.

- Création d'écoles ménagères à Coincy, à Charly - Stage de 3 mois sanctionné par un diplôme en fin de Stage.

- Productions Animales. En augmentation le bœuf et le cheval. Diminution chez les ovins, ainsi que les porcins.

A noter également l'élevage de volailles à Fère-en-Tardenois.

Production d'œufs dans la région de Chézy-sur-Marne. L'état sanitaire du cheptel préoccupe vivement les dirigeants et les éleveurs. (La fièvre aphteuse vers 1901 sévit, en 1917 de nouveaux foyers sont signalés).

En ce qui concerne l'agriculture de très notables progrès ont été réalisés, dus pour une très grande partie à l'autorité et au jugement des dirigeants dévoués à la cause publique.